**Université populaire D’AUBENAS**

**27 Janvier 2020**

**Conférence de Françoise Dastur**

 **Professeur honoraire de philosophie**

**Une nouvelle histoire**

**des relations entre Orient et Occident**

**Résumé**

***C’est dans le cadre de ce que l’on nomme  « histoire globale », qu’un courant d'étude historique s’est développé à la fin du siècle dernier qui consiste à tenir compte des connexions qui se sont établies au cours de l’histoire entre les différentes parties du monde. Une nouvelle manière, non européocentrée, de concevoir les relations entre Orient et Occident a ainsi vue le jour.***

***Une des premières tâches à accomplir dans le cadre d’une telle manière d’écrire l’histoire consiste à souligner d’abord que l’Europe a tout au long de son histoire subi de nombreuses influences d’origine non européenne et que l’héritage dont se réclament aujourd’hui les Européens est de provenance multiple, comme c’est d’ailleurs le cas pour toutes les civilisations et les cultures.***

***On voit donc que ce nouveau courant permet un décentrage du regard, une attention accrue portée aux aires non occidentales, et une approche englobante qui permet des comparaisons entre des régions et des époques distantes. Il s’agit donc de donner un aperçu de quelques-uns des travaux plus marquants qui relèvent de cette « histoire globale », travaux qui sont paru au cours de ces vingt-cinq dernières années et dont il faut souligner qu’ils sont tous d’origine anglo-saxonne.***

***Parmi les travaux analysés dans la conférence, il faut en particulier citer le livre d’un anthropologue anglais, Jack Goody, qui vient d’être traduit en français et dont le titre résume à lui seul la thématique de l’histoire dite globale : « Le vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde »* (Gallimard,** [**Folio histoire**](http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-histoire), 2018)

**La science historique, on le sait, s’est développée d’abord en Europe, et tout particulièrement en Grèce à partir du Ve siècle av. J.-C, avec Hérodote et Thucydide. Le mot « histoire » vient d’ailleurs du mot grec *istoria*, qui signifie recherche, exploration, enquête. Mais il y eut aussi des historiens dans d’autres parties du monde : en Chine, on a commencé à tenir des Annales au VIIIe siècle avant J.C. et le premier livre d’histoire proprement dit, le *Zuo Zhuan*, date également du Ve siècle ; en Egypte, c’est un prêtre, Manéthon, qui a le premier écrit une Histoire de l’Egypte au IIIe siècle avant J.-C.**

**Mais ces premiers livres portent essentiellement sur l’histoire nationale des peuples grecs, chinois et égyptiens, et il sera de même des historiens latins, Tite-Live, César et Tacite, pour ne citer que les plus connus. Thucydide, considéré souvent comme un historien modèle, n’a écrit que sur la guerre du Péloponnèse qui oppose ces deux cités grecques que sont Sparte et Athènes, Tite-Live relate l’histoire de la fondation de Rome, et César celle de la guerre des Gaules qu’il a lui-même menée.**

**Seul Hérodote qui a consacré ses *Histoires* aux guerres médiques qui oppose la Grèce à la Perse, y traite aussi des voyages qu’il a entrepris, en Egypte, à Babylone, en Macédoine, en Georgie et en Ukraine, et dépeint l’histoire et les coutumes des peuples qui vivent dans la Méditerranée orientale, ce qui fait qu’on le considère comme le précurseur de l’histoire universelle. Il faut dire que si Thucydide est citoyen athénien et n’a jamais voyagé qu’en Grèce, Hérodote est très probablement, lui, un « barbare », nom que les Grecs donnaient aux peuples ne parlant pas le grec, car il est né en Carie, dans le Sud Ouest de la Turquie, où les Grecs, qui furent de grands colonisateurs, avaient fondé des cités à partir du VIIe-VIe siècles avant JC. Voici les premières lignes de ses *Histoires* qui montrent qu’il met sur un pied d’égalité Grecs et Barbares :**

**« *Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son Enquête afin que le temps n'abolisse pas le souvenir des actions des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli ; il donne aussi la raison du conflit qui mit ces deux peuples aux prises. »***

**Il faudra en effet attendre le début de la Renaissance pour voir apparaître en Europe, le projet d’une « histoire universelle ». Cette époque est en effet celle d’une première « mondialisation », si on entend par là l’accroissement des échanges qui tendent à s’étendre à toute la planète, car elle est marquée par ce que l’on nomme « les grandes découvertes » qui s’étendent du milieu du XVe siècle jusqu’au début du XVIIe siècle, celle en particulier de l’Amérique par Christophe Colomb en 1492, l’’établissement d’une liaison maritime avec l’Inde par Vasco de Gama en 1498 et le premier voyage autour du monde par Fernand de Magellan, lequel mourra en 1521 avant de l’avoir achevé.**

**Agrippa d’Aubigné (1552-1630), écrivain et poète français, protestant calviniste, le premier, écrit une volumineuse « Histoire universelle », dans laquelle il entreprend de montrer que tout ce qui advient dans l’histoire provient des desseins de Dieu, mais elle ne porte que sur l’histoire de la France et du monde entre 1550 et 1602. Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux ( [1627](https://fr.wikipedia.org/wiki/1627%22%20%5Co%20%221627)-**[**1704**](https://fr.wikipedia.org/wiki/1704)**), écrit en 1681 un « Discours sur l’histoire universelle » dans lequel il veut montrer lui aussi que l’histoire depuis la création a abouti au triomphe de l’Eglise catholique.**

**C’est donc seulement au XVIIIe siècle, càd pendant la période dite « des Lumières » en France et celle du romantisme en Allemagne, que se développe le projet d’une histoire universelle. C’est surtout chez les philosophes allemands que l’on voit apparaître une réflexion sur l’histoire universelle. C’est le cas de Emmanuel Kant, qui publie en 1784 un essai intitulé « L’idée d’une histoire universelle » et de Georg Wilhelm Friedrich Hegel qui consacre de 1822 à 1830, année de sa mort, des *Leçons sur la philosophie de l’histoire* qui traitent du monde oriental (Chine, Inde, Perse), des mondes grec et romain, et enfin du monde germanique. Il veut y montrer que la raison gouverne le monde, qu’elle se réalise progressivement dans l’histoire et qu’elle trouve sa fin, avec la Révolution française, dans l’Etat européen moderne. L’idée fondamentale qui commande sa philosophie de l’histoire, tout comme celle de Kant, c’est que l’évolution de l’humanité est semblable à celle d’un individu qui passe de l’enfance, représentée par l’Orient, à la jeunesse représentée par la Grèce qui constitue le modèle le modèle universel que toute culture se devrait d’imiter, puis à la maturité qui correspond à l’époque des Lumières européennes. Il ne voit ainsi dans l’Orient que l’enfance de l’humanité, stade qui a été définitivement dépassé, et déclare que « l’Afrique « ne fait pas partie du monde historique » et qu’elle demeure « au seuil de l’histoire universelle »[[1]](#footnote-1) une idée qui semble être toujours aujourd’hui partagé par certains, comme le prouve le fameux discours prononcé à Dakar en 2007 par le président Sarkozy, discours rédigé par son conseiller Henri Guaino, dans lequel il affirmait que « le « drame de l'Afrique » vient du fait que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire. […] Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. […] Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès ».**

**On voit donc que l’idée d’histoire universelle demeure très européocentrée. Il est vrai que l’Europe était jusqu’en 2014 la première puissance économique du monde, surpassée aujourd’hui par les Etats-Unis,**

**Il n’en demeure pas moins que le monde actuel n’est plus un monde majoritairement façonné par les valeurs et les intérêts des pays européens. Pourtant les Européens continuent dans leur majorité à se considérer comme le centre du monde, à croire que le monde entier se positionne par rapport à l’Europe et qu’elle est donc en position de donner des leçons de civilisation aux habitants des autres continents. C’est cet « européocentrisme » qu’il s’agit donc de mettre en question et c’est précisément ce à quoi répond aujourd’hui une nouvelle manière d’écrire l’histoire, l’histoire dite « globale », qui désigne un nouveau courant, d’origine anglo-saxonne, qui s’est développé à la fin du XXe siècle et consiste à prendre en considération le passé historique commun de l’humanité en mettant en connexion les différentes histoires nationales, d’où l’expression également utilisée d’ « histoire connectée », laquelle consiste en particulier à donner plus d’importance aux cultures non européennes que par le passé.**

**L’expression « histoire globale » se rattache à ce que les Anglo-saxons nomment « globalisation », ce que les Européens nomment plutôt « mondialisation ». C’est en effet en 1980 que l’historien américain Bruce Mazlish (1923-2016) professeur au département d’histoire du** [**Massachusetts Institute of Technology**](https://en.wikipedia.org/wiki/Massachusetts_Institute_of_Technology) **a fondé ce courant, dans le but d’étudier ce phénomène d’interconnexion du monde. Il définissait d’ailleurs les objectifs de la G*lobal History* comme étant « l’analyse de la naissance et du développement du phénomène de la mondialisation »**[**4**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_globale#cite_note-4) **dans laquelle il voyait « une nouvelle période de l’Histoire » qui succédait aux Temps modernes ainsi qu’à l’Époque contemporaine. Mais par la suite, on a plutôt vu dans l’histoire globale une nouvelle manière de faire et de penser l’Histoire**, **en** **dépassant les limites de l’histoire nationale. L’histoire dite globale se définit donc comme un courant qui ne se limite pas au champ d’une discipline purement historique. Ce qui la caractérise, c’est le fait qu’elle étudie les changements dans les communautés humaines dans une perspective comparative et interconnectée.**

**On voit donc que ce nouveau courant permet un décentrage du regard, une attention accrue portée aux aires non occidentales, et une approche englobante qui permet des comparaisons entre des régions et des époques distantes. Témoignent de cet essor de l’histoire globale non seulement le nombre croissant de livres consacrés à ce courant depuis les années 1980, mais aussi l’institutionnalisation de cette histoire par la création de chaires d’histoire globale (essentiellement dans le monde anglo-saxon), de revues, d’associations, et l’organisation de congrès. Je voudrais donc dans ce qui suit donner un aperçu de quelques-uns des livres les plus marquants à ce sujet, livres qui sont paru au cours de ces vingt-cinq dernières années et dont il faut souligner qu’ils sont tous d’origine anglo-saxonne**

 **Une des premières tâches à accomplir dans le cadre d’une telle manière d’écrire l’histoire consiste à souligner d’abord que l’Europe a tout au long de son histoire subi de nombreuses influences d’origine non européenne et que l’héritage dont se réclament aujourd’hui les Européens est de provenance multiple, comme c’est d’ailleurs le cas pour toutes les civilisations et les cultures. Si l’on veut faire l’inventaire des techniques existantes dans le monde avant le début du XVIIIe siècle, il faut en effet tenir compte des inventions provenant du reste du monde et en particulier de l’Orient.**

**C’est ce que montre fort bien l’historien britannique John Montagu Hobson, né en 1962, dans un livre intitulé *The Eastern Origins of Western Civilisation (Les origines orientales de la civilisation occidentale)* paru en 2004 et malheureusement non encore traduit en français. John M. Hobson, né à Montréal au Canada a fait ses études à la London school of economics et a d’abord enseigné l’histoire des civilisations en Australie à Melbourne et à Sydney. Il est depuis 2005 professeur de science politique et de relations internationales à l’ l’Université de Sheffield en Angleterre. Dans ce livre, il se livre à une critique de l’européocentrisme et montre que le développement scientifique et technologique de l’Occident a des racines asiatiques. Ce travail, qui met en évidence la contribution de l’Asie à l’émergence de la modernité européenne représente une importante contribution à l’histoire dite « globale ». Notons que John Montagu Hobson est l’arrière petit-fils de John Atkinson Hobson (1858-1940), un journaliste économique britannique particulièrement connu pour la critique de l'**[**impérialisme britannique**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Empire_britannique)**qu'il développa dans son livre *Imperialism. A Study* (1902), ouvrage qui inspira directement**[**Lénine**](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9nine)**dans la rédaction, en 1917, de son essai** [***L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme***](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Imp%C3%A9rialisme%2C_stade_supr%C3%AAme_du_capitalisme)**[[2]](#footnote-2).** **John Montagu Hobson a d’ailleurs dédié son livre à son grand-père et à l’influence indirecte que ses écrits « hérétiques » ont exercé sur la manière dont il comprend le monde. Pour Hobson la mondialisation ne commença pas seulement à la Renaissance et en Europe, car déjà bien avant cette date toutes les innovations technologiques, politiques et sociales qui sont à la base du monde moderne avaient été développées en Orient, surtout en Chine et dans le Moyen-Orient, mais aussi en partie en Afrique. Pour lui, c’est l’Orient qui a dominé l’ensemble du monde entre 500 et 1800, ce qui implique que le monde moderne n’est pas uniquement le produit des avancées européennes, mais celui de tout un ensemble complexe d’interactions entre Orient et Occident. Il souligne à ce sujet l’importance de la colonisation, car je cite « sans le pillage et l’exploitation des ressources de l’Orient et de bien d’autres pays, l’Europe ne serait pas parvenue à opérer sa percée dans le monde industriel moderne » (p. 312). Fustigeant comme son grand père l’impérialisme britannique, il va même jusqu’à dire que l’invention la plus importante de l’Europe, celle qui l’a aidée dans sa conquête du monde non européen, fut celle de l’idée de « race », ce qui a permis de diviser les peuples du monde en instaurant entre eux des différences de développement.**

**Parmi les nombreux auteurs que Hobson mentionne dans son livre, un nom revient à plusieurs reprises, celui de Edward Saïd (1935-2003), auteur d’un livre paru en 1978 qui eut un retentissement international et qui est considéré comme le texte fondateur des études postcoloniales. Dans ce livre, dont le titre anglais est *Orientalism*, mais qui a été traduit en français sous le titre** [***L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident***](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Orientalisme) **(Paris, Seuil 1980), Edward Saïd emprunte au marxiste italien Gramsci le concept d’hégémonie culturelle pour expliquer comment l’orientalisme, le discours sur l’Orient, est une construction mentale qui légitime le processus de la domination européenne sur les pays colonisés. Il explique en effet dans la préface qu’il s’efforce de montrer dans ce livre que « la culture européenne s’est renforcée et a précisé son identité en se démarquant d’un Orient qu’elle prenait comme une forme d’elle-même inférieure et refoulée »[[3]](#footnote-3). Or cette hégémonie culturelle qui amène les dominés à adopter la vision du monde des dominants et à l’accepter comme allant de soi donne à l’orientalisme toute sa force et est à l’origine de « l’idée d’une identité européenne supérieure à tous les peuples et à toutes les cultures qui ne sont pas européennes »[[4]](#footnote-4). Edward Saïd, né à Jérusalem en 1935 a fait ses études aux Etats-Unis et a enseigné la littérature à la prestigieuse Université de Colombia de New York de 1965 à 2003, année de sa mort. Il a aussi beaucoup écrit sur le**[**conflit israélo-palestinien**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Conflit_isra%C3%A9lo-palestinien)**et sur le Moyen-Orient et est très souvent intervenu sur la scène internationale en faveur des Palestiniens.  Il est l'auteur de nombreux livres de critique littéraire et aussi musicale, car il était un excellent pianiste. Avec son ami le chef d'orchestre argentin et israélien**[**Daniel Barenboïm**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Daniel_Barenbo%C3%AFm)**il a fondé une institution visant à promouvoir la paix au Proche-Orient par le biais de la**[**musique classique**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Musique_classique)**, grâce à la formation d'un**[**orchestre symphonique**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Orchestre_symphonique)**composé d'Israéliens et d'Arabes : l'**[**Orchestre Divan occidental-oriental**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Orchestre_Divan_occidental-oriental)**.**

**Hobson reprend tout à fait à son compte ce que Saïd dit de l’orientalisme et de l’européocentrisme. On peut certes considérer qu’il se montre dans ce livre parfois excessivement critique à l’égard de l’Europe. Mais il faut aussi reconnaître qu’il a mis en évidence, et il ne fut pas le seul, ni le premier, le fait que les inventions technologiques et scientifiques orientales ont précédé de beaucoup celles de l’Occident. On peut en donner rapidement quelques exemples en ce qui concerne la Chine, l’Inde et l’Iran. En ce qui concerne la Chine, on peut déjà mentionner quatre grandes inventions, celle de la boussole, dès les premiers siècles de notre ère, alors qu’elle ne sera connue en Occident qu’au XVIIe siècle, puis celle de l’imprimerie à caractères mobiles, déjà connue au IXe siècle, alors qu’elle ne sera « inventée » par Gutenberg qu’au XVe siècle, celle également du papier, fabriqué en Chine à partir des fibres de lin dès le début de notre ère, alors qu’il n’apparaîtra en Europe qu’à partir de la fin du XIe siècle, celle de la poudre à canon inventée au IXe siècle, invention qui sera diffusée en Occident qu’à partir du XIIIe siècle. Pour ce qui est de l’Inde, un de ses plus grands apports scientifiques fut l’invention du zéro, qui demeura totalement inconnu de la pensée grecque, vers 628, par le grand mathématicien et astronome indien Brahmagupta, fondateur de l’arithmétique et du système décimal, les chiffres dits « arabes » étant en réalité indiens, les Arabes n’ayant fait que les transmettre à l’Occident, l’invention de l’algèbre étant de son côté due à un persan né à la fin du VIIIe siècle, Al-Khawarizmi, invention sans laquelle la science mathématique occidentale n’aurait pu se développer sur les seules bases de la géométrie grecque. En astronomie, Copernic est de loin précédé par les astronomes indiens Āryabhaṭīya au VIe siècle et Bhaskara au XIIe siècle qui tous deux soutiennent l’héliocentrisme. Quant à la médecine, elle connaît un grand développement en Iran au XIe siècle avec le philosophe et médecin Avicenne.**

**C’est à partir de là qu’on peut se demander pourquoi l’Europe a pris au XIXe siècle une telle avance sur le reste du monde du point de vue scientifique et technologique. Les réponses habituellement données consistent à affirmer la supériorité des valeurs culturelles et politiques de l’Europe par rapport au reste du monde jugé obscurantiste et inadapté à la modernité. C’est le livre d’un historien américain, Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale,* paru en 2000[[5]](#footnote-5), et traduit en français en 2010, livre qui a suscité de grandes controverses, qui a été à l’origine du développement de cette nouvelle manière, non européocentrée, d’écrire l’histoire. Le titre de son livre, « La grande divergence » se réfère à ce que l’on a aussi nommé « le miracle européen », à savoir le processus par lequel le monde occidental est devenu au cours du XIXe siècle le plus puissant et le plus riche du monde. La divergence est surtout apparue avec la révolution industrielle et technologique qui eut lieu en Europe et tout d’abord en Angleterre. Kenneth Pomeranz, professeur d’histoire à l’université de Californie à Irvine et spécialiste reconnu de la Chine, appartient à ce que l’on a appelé** **« l’école californienne d’histoire chinoise » qui, dans les années 1990, a étudié le niveau de développement économique de la Chine de l’époque moderne et a fourni les bases d’une comparaison avec l’Europe, en montrant que certaines régions chinoises avaient atteint en 1750 un niveau équivalent à celui de certaines régions européennes**. **Pomeranz s’est donné pour tâche de reprendre en détail et de manière systématique cette comparaison, ce qui a abouti à une livre de près de 600 pages.**

**Comment expliquer en effet que la révolution industrielle ait eu lieu en Grande Bretagne et non en Chine ? Selon Pomeranz, cela tient uniquement à des facteurs contingents. La « chance » de la Grande Bretagne, ce fut d’une part la disponibilité des ressources en charbon à proximité des industriels pouvant les utiliser alors que les gisements de charbon chinoises étaient éloignées de la population cotière et de leurs centres industriels. Et d’autre part le fait que l’Europe, et tout particulièrement l’Angleterre, a bénéficié de l’exploitation des matières premières provenant du Nouveau Monde, exploitation qui reposait en grande partie sur l’esclavage. Ce sont ces deux facteurs qui furent à l’origine de cette « grande divergence ». La plupart des analyses historiques antérieures partaient du postulat d’une infériorité économique consubstantielle de l’Asie par rapport à l’Europe. Ce qui a été ainsi occulté, c’est l’ensemble des phénomènes transnationaux d’ordre aussi bien politique qu’économique, culturel et scientifique qu’une histoire marquée par la fragmentation en histoires nationales et par l’eurocentrisme n’a pas permis de restituer. Pomeranz montre au contraire qu’il ne s’agit plus d’expliquer pourquoi, en raison de quelles incapacités ou manques congénitaux, la Chine n’a pas pu faire aussi bien que l’Europe, mais au contraire de comprendre par quel miracle cette dernière a pu connaître un développement aussi rapide. Pomeranz montre en effet que non seulement la Chine, mais aussi le Japon, l’Inde et l’Asie du Sud-Est étaient jusqu’à la fin du XVIIIe siècle aussi et même plus développée que l’Europe. Rien ne permettait donc de prédire la suprématie anglaise à venir. On ne peut donc plus parler de l’ « exception anglaise », il faut au contraire l’expliquer dans le cadre d’une « histoire globale ».**

**Ce livre, qui constitue l’un des premiers ouvrages de référence de l’histoire globale, a été suivi de beaucoup d’autres travaux, en particulier de ceux de l’historien indien Sanjay Subrahmanyam, figure la plus marquante aujourd’hui de l’histoire connectée, qui a été nommé en 2013 à la chaire d’histoire globale de la première modernité au Collège de France. Il est aussi professeur d’histoire à l’Université de Californie à Los Angelès et maîtrise une dizaine de langues*.***

**Dans le livre qu’il a consacré en 1998 à Vasco de Gama (1469-1524) le premier Européen arrivé aux Indes en 1498, livre qui a été un grand succès de librairie dans les pays anglo-saxons, Subrahmanyam s’attaque au mythe de ce que l’on a appelé « les grandes découvertes ». Il montre en effet que Vasco de Gama ne découvre pas une terre nouvelle, mais au contraire un monde en pleine expansion, la côte Ouest de l’Inde étant peuplée d’hindous, de musulman, de chrétiens, de juifs, de Perses st de Chinois. Son arrivée n’impressionne pas les autochtones qui ont déjà noué des relations commerciales avec l’ensemble des pays de la région. Les Portugais, obsédés par la lutte contre l'islam, pensent que leur devoir est de protéger les Chrétiens des Musulmans et que ceux qui ne sont pas musulmans sont tous des chrétiens. Vasco de Gama croira ainsi voir des chrétiens partout. Quand en 1498 Vasco de Gama rencontre pour la première fois le raja de Calicut, il croit donc découvrir un souverain et un royaume chrétiens alors que le raja est évidemment un hindou. Il n'hésitera pas d'ailleurs à couler un navire appartenant au sultan mamelouk, avec à bord des centaines de pèlerins musulmans qui revenaient de La Mecque, un crime qu'on n'aime pas rappeler au Portugal. L’expédition de Vasco de Gama va ainsi prendre une dimension légendaire, car il ne pense qu’à rivaliser avec Christophe Colomb, son modèle. Ce dernier est en effet, comme Vasco de Gama, un aventurier avide de richesses et d’une cruauté inouïe qui crut jusqu’à sa mort avoir découvert les Indes, d’où le nom d’ « indiens » qu’il donna aux indigènes de ce nouveau continent, nom que l’on utilise encore aujourd’hui de manière totalement arbitraire. Ce ne fut en effet que par la suite qu’on a nommé ce nouveau continent « Amérique » du nom d’Amerigo Vespucci, un navigateur ami de Christophe Colomb, qui fut le premier Européen à comprendre que les terres que ce dernier avait découveres n’avaient rien à voir avec les Indes.**

**Il faut en effet savoir que Christophe Colomb (1451-1506)** **fit couper les mains d’environ 10 000 autochtones** **sur ce qui est aujourd’hui** **Haïti** **et** **la République Dominicaine, il punissait les autochtones en leur faisant couper le nez et les oreilles. Il les combattit en faisant lâcher des chiens de chasse sur eux, de sorte qu’ils étaient déchiquetés vivants. Il ordonnait de tuer leurs bébés pour nourrir les chiens. Il encouragea ses hommes à violer les femmes autochtones dès l’âge de 9 ou 10 ans. Il leur ordonnait aussi de couper les jambes des enfants qui se sauvaient et de les fairegrillerà la broche*.* Il fut le précurseur de la traite des esclaves en envoyant comme esclaves des autochtones en Europe et son fils fut en charge du premier échange d’esclaves de l’Afrique vers les Caraïbes en 1505[[6]](#footnote-6). Quant à Vasco de Gama, homme lui aussi hautain et cruel, il va être élevé au rang d’admiral, de comte et de vice-roi des Indes. De ses voyages, Gama a tiré gloire et richesse et sa famille ainsi anoblie a pu faire main basse sur le commerce avec les Indes. Certes il a découvert la voie maritime d’accès à l’Inde à une époque où la voie terrestre est tenue par les Musulmans. Mais précise Subrahmanyam, pendant tout le XVIe siècle les deux voies, terrestre et maritime, ont pourtant coexisté.**

**Tout le travail de Sanjay Subrahmanyam consiste ainsi à décentrer le regard porté sur les grandes découvertes de cette époque et à analyser la carrière du navigateur portugais aussi bien à la lumière des archives européennes qu’a celle des sources asiatiques.**

**Il ne faut donc pas s’étonner de voir paraître en 2000 le livre d’un autre historien indien, Dipesh Chakrabarty, né en 1948 et professeur à l’université de Chicago, intitulé *Provincialiser l’Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique,* livre traduit en français en 2009 et qui a eu lui aussi un grand retentissement. Ce qui est profondément mis en question dans ce livre, c’est cette théorie de l’histoire dans laquelle, les Indiens, les Africains et les autres nations jugées inférieures sont considérées comme relégués dans ce qu’il nomme « la salle d’attente imaginaire de l’histoire », une histoire dans laquelle ils ne seraient donc pas encore entrés. Mais l’Europe n’est plus au centre du monde, l’histoire européenne ne constitue plus l’histoire universelle, de sorte que la pensée européenne, bien que demeurant indispensable, se révèle inadéquate pour comprendre l’expérience de la modernité que font les nations non occidentales. L'enjeu est de parvenir à renouveler les sciences sociales, pour sortir d'une vision qui réduit les nations non européennes à des exemples de manque et d'incomplétude, et ainsi de dépasser la conception dominante selon laquelle les histoires des nations non occidentales sont pensées comme des réalités prépolitiques, par rapport à l’Occident seul capable d’avoir pu accoucher de la modernité politique. Chakrabarty précise en effet d’emblée que « provincialiser l’Europe » n’équivaut en aucune manière à un rejet des outils de pensée européens et ne peut pas être assimilé à une quelconque « revanche postcoloniale ». Ce qui est en question, c’est d’accomplir un décentrement par rapport à la pensée européenne à partir de l’expérience culturelle qui est la sienne, celle d’un Bengali occidentalisé pour lequel la modernité relève d’autres catégories de pensée que celles des Européens. Chakrabarty appartient au Groupe des études subalternes, groupe de chercheurs intéressés par l’étude des sociétés postcoloniales, dont l’approche se concentre sur l’étude des couches sociales inférieures plutôt que sur les élites qui ont généralement été privilégiés comme sujets de recherche.**

**C’est donc, on le voit, dans le cadre des études postcoloniales que la suprématie de l’Europe se voit aujourd’hui contestée. Ajoutons que, dans un livre paru en 2015 et intitulé *The Silk Roads. A New History of the world,* Londres, New York, Bloomqsbury, 2015. livre a été nommé “Book of the year” par le *Daily Télegraph* en 2015 et qui a été traduit sous le titre *Les routes de la soie,* aux éditions Nevicata, Ixelles, Belgique, en 2017, Peter Frankopan, né en 1971, historien britannique d’origine croate, directeur du centre de recherches byzantines de l’Université d’Oxford, présente une toute nouvelle conception de l’histoire universelle. Au lieu de considérer, comme on le fait traditionnellement, que la civilisation occidentale trouve son origine chez les Grecs et les Romains, eux-mêmes héritiers des Egyptiens, il montre que c’est en réalité la vaste région où s’étendait l’Empire perse, le plus grand de l’Antiquité, qui a constitué le centre de gravité de ce que l’on nomme « histoire universelle ». C’est là, dans « une région à mi-chemin entre Orient et Occident, qui va des rives orientales de la Méditerranée jusqu'à la mer Noire et à l'Himalaya ». région qui est au carrefour de plusieurs civilisations qu’il situe le centre névralgique de l’histoire.**

**Peter Frankopan pense, contrairement à Sanjay Subrahmanyam, que l’arrivée de Vasco de Gama en Inde en 1498, en même temps que celle de Christophe Colomb, qui en est alors à son troisième voyage transatlantique, et qui pour la première fois met le pied sur le territoire américain, au Venezuela, est un événement qui a changé le monde, car l’Europe, qui était l’aboutissement terminal des routes de la soie, est alors devenue le centre du monde. Car c’est à cette date qu’a véritablement commencé, avec l’exploitation des ressources américaines et orientales, la domination européenne sur l’ensemble du monde.**

**Voici comment, dans une interview récente, il explique ce qui l’a conduit à écrire ce livre :**

**« En écrivant ce livre, je m’intéressais à trois choses. Premièrement, je voulais examiner les histoires des peuples, des cultures, des échanges, etc. qu’on oublie souvent quand on pense au passé. On s’attarde beaucoup sur Louis XIV, Henri VII, Napoléon ou Hitler. Mais on ne dit qu’un mot ou deux des Byzantins, des Ottomans, des Abbassides ou des Chola, des Khmers ainsi que des nombreuses ères et dynasties chinoises (pour ne mentionner que certains des manques les plus importants). Mais deuxièmement, je voulais montrer que même l’histoire de l’Europe et de l’Occident était directement liée aux parties du monde à l’est de Venise et d’Istanbul, et auxquelles on ne prête pas attention. Je voulais montrer que même notre conception de l’histoire est trompeuse, non seulement parce qu’on oublie les autres, mais aussi parce qu’on déforme l’histoire avec de telles exclusions ».**

**Il faut ajouter que Peter Frankopan a publié en 2018 un autre livre, que je n’ai personnellement pas encore lu, qui s’intitule *Les Nouvelles routes de la soie,* livre qui a immédiatement été traduit en français, et dont le titre fait allusion à la mise en place des « Nouvelles routes de la soie » par le président chinois Xi Jinping. Voici la manière dont il le présente dans une autre interveiw:**

**« Aujourd’hui, nous assistons à un mouvement bouleversant en Europe. A la fin de mon premier livre, je ne m’attendais pas à ce que l’Europe se retrouve prise dans cette crise. Mais à la fin du second, j’ai écrit que l’Europe était arrivée à ce carrefour, celui de la division. Cette crise européenne est liée à l’émergence d’un monde nouveau dans lequel l’Asie est un acteur incontournable. Le monde est en train de changer et nous n’avons pas fait l’effort de comprendre pourquoi. L’Est est un monde de réseaux, où les échanges ont toujours prospéré. Aujourd’hui, le projet des  »nouvelles routes de la soie » renforce cette coopération. Entre la Chine, l’Iran, la Turquie, la Russie, l’Inde et le Pakistan, nous observons une forte volonté de communication, de coopération concernant la sécurité, l’énergie et de nombreux autres investissements. Et dans ces échanges, les États-Unis et l’Europe n’ont que peu d’importance. »**

**Je voudrais pour finir dire un mot d’un dernier livre, celui de l’anthropologue britannique Jack GOODY (1919-2015), qui s’intitule *The Theft of History,* paru en 2010 et qui a été traduit en 2018 en français sous le titre *Le vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* (Gallimard,** [**Folio histoire**](http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-histoire))**. Il faudrait en réalité une autre conférence pour rendre compte de ce livre dont le titre résume à lui seul ce qui constitue le thème central de l’histoire globale.**

**Voici la manière dont il présente son livre dans la préface :**

**Le « vol de l’histoire dont il est question dans le titre désigne la mainmise de l’Occident sur l’histoire. J’entends par là une manière de conceptualiser et de présenter le passé où l’on part des événements qui se sont produits en Europe –occidentale le plus souvent – pour les imposer au reste du monde. Le continent européen revendique l’invention d’une série d’institutions extrêmement importantes telles que la « démocratie », le « capitalisme » de marché, la liberté, l’individualisme. Mais ce sont là des inventions que l’on retrouve dans un grand nombre d’autres sociétés humaines.**

**Ce qui a conduit Jack Goody à mettre en question la supériorité de l’Occident, c’est d’abord le fait qu’en tant qu’anthropologue il a passé plusieurs années dans l’Afrique de l’Ouest, avant de s’intéresser dans la dernière partie de sa longue vie (il est mort en 2015 à 95 ans) à l’ethnocentrisme occidental qu’il découvre en parcourant le monde, et en particulier l’Orient, où il s’intéresse aux rapports de l’Islam et de l’Europe, comme le montre le livre qu’il publie en 2004 sous le titre « L’Islam en Europe ».**

**Ce qui ext particulièrement intéressant dans le livre de Jack Goody, c’est le fait qu’il montre que des préjugés ethnocentriques ne sont pas seulement des vestiges du siècle passé, mais sont aussi le fait d’historiens contemporains. C’est ce qu’il souligne dans la conclusion :**

**« On l’aura compris, cet ouvrage n’est pas d’abord une histoire du monde, mais une analyse de la manière dont les savants européens l’ont mis en forme. Le problème soulevé tient aux explications avancées pour comprendre l’avantage comparatif que l’Europe a acquis ».**

**Goody met en effet l’accent sur l’écart relativement récent et temporaire qui sépare l’Occident de l’Orient et de l’Afrique. Il s’agit pour lui non d’installer une opposition tranchée entre eux, mais de montrer au contraire que des comparaisons sont possibles, ce qui atteste que le processus civilisationnel dans son ensemble a connu ses commencements en Asie et dans d’autres parties du monde.**

**BIBLIOGRAPHIE**

**John Montagu Hobson**

***The Eastern Origins of Western Civilisation (Les origines orientales de la civilisation occidentale),* Cambridge University Press,2004.**

**Edward Saïd**

[***L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident***](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Orientalisme)**, Paris, Seuil 1980.**

**Kenneth Pomeranz**

***Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale,* Paris, Éditions Albin Michel,**[**2010**](https://fr.wikipedia.org/wiki/2010_en_litt%C3%A9rature)**.**

**Sanjay Subrahmanyam**

***Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes,* Paris, Alma Éditeur, coll. « Essai Histoire »,**[**2012**](https://fr.wikipedia.org/wiki/2012_en_litt%C3%A9rature)**.**

**Dipesh Chakrabarty**

***Provincialiser l’Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique,* Paris, Ed. Amsterdam, 2009.**

**Peter Frankopan**

***Les routes de la soie,* Ixelles, Belgique, Nevicata, 2017.**

***Les Nouvelles routes de la soie,* Ixelles, Belgique, Nevicata, 2018**

**Jack GoodY**

***Le vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde »*, Paris, Gallimard,** [**Folio histoire**](http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-histoire)**, 2018.**

1. **G. W. F. Hegel, *La raison dans l’histoire*, trad. K. Papaioannou, UGE, Paris, 1971, p. 269. Hegel consacre pas moins de 24 pages à dépeindre l’incapacité de l’Africain à accéder à l’universel et à déplorer l’état de barbarie et de sauvagerie dans lequel il vit, n’hésitant pas à affirmer que la condition des Africains « n’est susceptible d’aucun développement, d’aucune éducation. Tels nous les voyons aujourd’hui, tels ils ont toujours été » (p. 269).** [↑](#footnote-ref-1)
2. **J.M. Hobson a dédié *The Eastern Origins of Western Civilisation,* Cambridge, University Press, 2004, à son grand-père et à l’influence indirecte que ses écrits « hérétiques » ont exercé sur la manière dont il comprend le monde.** [↑](#footnote-ref-2)
3. **E. Saïd, *Orientalism*, Pantheon Books, 1978, trad. fr.,** [***L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident***](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Orientalisme)**, Paris, Seuil, 1980, p. 16.** [↑](#footnote-ref-3)
4. ***Ibid.,* p. 19.** [↑](#footnote-ref-4)
5. **K. Pomeranz, *The Great Divergence:China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*. Princeton University Press, 2000, trad. fr. *Une grande divergence - La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Éditions Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité »,**[**2010**](https://fr.wikipedia.org/wiki/2010_en_litt%C3%A9rature)**, 560 p.** [↑](#footnote-ref-5)
6. **Voir à ce sujet Howard ZINN,** [***A People's History of the United States: 1492–present***](https://archive.org/details/peopleshistoryof00zinn_0)**. Harper Perennial Modern Classics. 2005.** [↑](#footnote-ref-6)